

Les pratiques anti-démocratiques des impérialistes français en Afrique à travers *Monné, outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma.

Adisa Akinkorede Somana

Department of Languages & Literary Studies
Babcock University
Ilishan, Ogun State

Résumé

Les études sur les tendances anti-démocratiques des impérialistes français en Afrique ont généré des diverses opinions académiques et ainsi au développement des activités littéraires d'une manière significative parmi les écrivains francophones africains. Les études antérieures ont examiné les exploits thématique et stylistique de Kourouma surtout dans son premier roman (Les soleils des indépendances) et son quatrième roman (Allah n'est pas obligé) avec peu ou aucune attention sur les tendances anti-démocratiques des impérialistes français en Afrique dans Monné, outrages et défis. Ainsi, cette communication, regarde la perception d'Ahmadou Kourouma sur les forces impérialistes et leurs collaborateurs noirs dans le continent hétérogène africain afin de mettre en relief les effets socio-économique et politique de l'administration coloniale des Français en Afrique. Comme notre donnée, Monné, outrages et défis est spécifiquement sélectionné à cause de son rapport par le sujet. La première raillerie de ce discours colonial est d'abord intra diégétique, et perceptible à travers le sourire moqueur du griot Djéliba. Le griot semble avoir compris la supercherie de cette mission civilisatrice. Il utilise l'humour sarcastique pour se moquer des deux lois de la recherche du confort et de l'argent à travers lesquelles les colons veulent civiliser tous les habitants du royaume. Kourouma dénonce les impérialistes et condamne leurs tendances anti-démocratiques. En conclusion, les exploits littéraires d'Ahmadou Kourouma ont influencé l'orientation culturelle et linguistique de beaucoup d'autres écrivains francophones africains.

Mots-clés: Impérialistes, politique, économique, Ahmadou Kourouma.

Introduction

La littérature africaine moderne, grâce à l'éducation occidentale, est plutôt une réponse à la situation sociopolitique postcoloniale. Dans leurs œuvres littéraires, les écrivains africains mettent à jour la réalité de la vie quotidienne africaine afin de montrer le changement d'une période à l'autre. Parmi les écrivains francophones africains, Kourouma occupe une position indispensable en fonction de sa contribution à la littérature en particulier et à la culture des Noirs en général. Ses œuvres romanesques, parmi d'autres genres littéraires sont classiques dans les domaines académique et culturel. C'est à travers ces œuvres littéraires qu'il révèle son idéologie par rapport aux événements politique, économique, religieux, éducatif dans sa société malinké et en Afrique par extension. Pour lui, la gloire de la race noire continue d'être un mirage si les leaders africains ainsi que les sujets ne s'unissent pour combattre

l'analphabétisme, le chômage, la pauvreté héréditaire, les maladies et surtout les conflits et guerres. Dans le contexte des œuvres d'Ahmadou Kourouma, la trahison des leaders africains consiste en la rupture avec les comportements qui défavorisent le continent africain, tant sur le plan socioculturel et politique. A travers ses œuvres romanesques, Kourouma propose un avenir brillant basé sur les systèmes éducatif, économique et politique compatibles à la culture africaine, dirigé par les hommes africains. L'écrivain africain contemporain s'intéresse au présent de l'Afrique mais ce faisant, il ne perd pas de vue du passé du continent aussi. Ahmadou Kourouma a cette impulsion d'éclairer tout d'abord le domaine avec son roman historique.

Aujourd'hui, les écrivains africains ne sont plus obsédés par le néo-colonialisme, mais plutôt par l'avidité, la corruption, le régime totalitaire, la violence, l'élitisme et l'incompétence des leaders africains. A la suite de



ces faiblesses dans la société africaine, les écrivains africains sentent qu'ils vivent dans une atmosphère d'incertitude, d'urgence, et de frustration. Se voyant comme porte-parole des masses populaires sans voix dans la société, ils ont recours à l'écriture puisque, comme Miller (2002: 20) l'a noté, les gens voient le monde à travers les œuvres littéraires qu'ils lisent. La pitié qu'il ressent en tant qu'écrivain est stimulée par les souffrances du peuple. Ce sont ces souffrances qui prolifèrent la manifestation de son amour et de sa haine tels qu'ils sont dépeints dans ses œuvres. C'est un romancier qui maintient la relation affective avec le peuple.

Le roman francophone africain

Le roman francophone africain est issu de la littérature africaine d'expression française. C'est un genre créé par le contact entre la tradition orale africaine, la langue française et la littérature. D'après Mortimer (1990:1):

The francophone African novel, like its Anglophone counterpart, came into being because of dramatic political, social, and cultural transformations on the African continent; it is a product of colonialism.

Sans aucun doute, cette remarque nous donne une idée concrète de la nature hybride de la littérature africaine d'expression française, la naissance que Laditan (2004: 81) a appelée «une Fourcade culturelle» car pendant une longue période après cette naissance, le français est resté la seule langue d'expression. Ainsi, la publication de *Batouala* en 1921, *l'Enfant noir* en 1953, *Climbié* en 1956 et de *l'Aventure ambiguë* en 1961 s'est conformée énormément aux règles linguistiques françaises.

Ces écrivains ont reçu beaucoup de louanges, comme pionniers du français raffiné, de la part des maîtres coloniaux parce que l'écrivain africain d'après Mateso (1986: 91) devait être «une preuve vivante de l'efficacité de la politique linguistique française». Dans les années 60s, Sembène Ousmane a continué avec le style envisionné de Ousmane Socé *Karin* en 1935 dans lequel beaucoup d'expressions wolofs sont

évoquées. Plus tard, les écrivains comme Jean-Marie Adiaffi dans *La carte d'identité* et Mariama Bâ dans *Une si longue lettre* les ont suivis. Dès lors, beaucoup d'écrivains africains ont abandonné l'ancien modèle. La nouvelle génération d'écrivains comme Sony Labou Tansi et Calliste Beyala dans le monde francophone, Wole Soyinka et Chinua Achebe dans le monde anglophone ont introduit plus d'originalité et de créativité dans leurs écritures. Ahmadou Kourouma a poussé plus loin ce style que des critiques ont appelé «disalienating the French language» (Adebayo 2000: 72), «Negrification of French language» (Laditan 2002: 78), «Linguistic decolonization» (Laditan 2002: 79), «l'hybridité linguistique» (Ayeleru 2002: 68), «process of decentering or total subversion of the French language» (Adebayo 2000: 75) en employant les différentes techniques narratives comme:

Transgression, integration,
transliteration, transposition,
deviation, word coinage, and the
mixture of levels of language and
code-mixing. (Adebayo 2001: 74-75).

Aujourd'hui, on entend les néologismes comme le fra kongo, le fra malinké, le fra yorouba et ainsi de suite. De tous les écrivains classiques mentionnés ci-dessus, figure énormément notre écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma par sa francité, la voie suivie par beaucoup de jeunes écrivains africains d'expression française.

Selon Zabou (1991) Kourouma, forgeant la langue de la littérature africaine est une tâche rigoureuse exigeante plus d'un sérieux. C'est ainsi que les écrivains africains arrivent à effectivement représenter leur africanisme dans les langues européennes empruntées et qu'ils restent toujours africains après les exercices. Un écrivain africain s'exprimant en français se fait face particulièrement à une situation sérieuse, parce que celui qui doit s'exprimer dans la langue d'autrui, se trouve dans un double dilemme; dilemme de l'acte captivant d'écrire et celui d'aliénation. Par conséquent, les critiques situent un écrivain correctement selon la position prise par tel écrivain vis-à-vis du double dilemme. L'acte d'appropriation la langue d'une autre



personne va de la simple insertion des expressions lexico-syntaxiques africaines à la subversion total des éléments structuraux d'autres langues. Pour Kourouma, cité par Ajayi (2010:17), l'acte de chercher une expression pour les pensées et les sentiments, à travers un médium authentique n'est pas un acte banal. C'est à travers une conviction approfondie pour l'originalité du style et pour l'efficacité du message comme il nous laisse voir ci-dessous:

le langage que je suis arrivé à le saisir dans sa totalité. Voilà comment j'ai été amené à écrire et à faire des recherches au point de vue du langage en fait. Je voulais être authentique. (Ajayi, 2010: 17)

Le style de Kourouma a été un objet de discussions chez plusieurs critiques par rapport à l'originalité de ses romans. Il y en a qui a comparé la créativité et l'originalité du style de Kourouma à celle de Amos Tutuola avec la conclusion que *Les soleils des indépendances*, qui dans le contexte et avec des moyens différents, peut être considéré comme l'équivalent en français de l'œuvre de Tutuola.

Résumé de *Monnè, outrages et défis*

Roman historique et politique, *Monnè, outrages et défis* montre les origines d'un problème, une fracture. C'est un roman dans lequel l'auteur engendre une perplexité en multipliant et en brouillant les choix narratrices et les consciences des personnages romanesques. Djigui, roi centenaire pétri, comme Fama, de certitudes traditionnelles a lui aussi la bouche pleine de proverbes et de métaphores. La région de Soba dont Djigui est roi est un "monde clos à l'abris de toutes idées et croyances nouvelles" (p. 20). C'est un monde où le savoir traditionnel était encore homogène. C'était une société arrêtée, les sorciers, les marabouts, les griots, les sages, tous les intellectuels croyaient que le monde était définitivement achevé et ils le disaient. C'était une société castrée et esclavagiste dans laquelle chacun avait, de la naissance à la mort, son sang et sa place. La religion donnait des explications satisfaisantes à toutes les graves questions que les

habitants pouvaient se poser et les gens qui n'allaient pas au delà de ce que les marabouts, les sorciers, les devins et les féticheurs affirmaient: la communauté entière croyait à ces mensonges." Chacun croyait comprendre et savait attribuer un nom à chaque chose. On croyait posséder le monde, le maîtriser. C'était beaucoup" (p. 20).

Le centenaire affiche vis-à-vis du savoir occidental une ignorance méprisante dont témoigne le récit savoureux de ses essais d'apprentissage du français (231-232), soldés par 'est posé quand un échec retentissant. La supériorité que la lecture confère au savoir occidental se voit relativisé: Djigui a accès au livre grâce à une femme lettrée, Moussokoro, "sa préférée" qui interroge régulièrement sur la conformité de ses décisions avec les préceptes du coran. Elle a réussi à l'examen de récitation du livre (p. 131) et lit le coran (p. 150). Ainsi l'écrivain fait mentir l'image d'une Afrique sans écriture, peuplée de femmes ignorantes.

Le monologue dominant dans *les soleils des indépendances* est remplacé dans ce roman dialogique par un nombre de voix diverses et souvent discordantes. La voix Djigui porte-parole de traditions et de l'expérience interprète assuré des signes du monde est souvent atteinte par le doute. La voix du griot rassure mais participe au mensonge généralisé en inventant l'histoire officielle (p. 190). La voix de l'interprète, unique passeur entre les deux savoirs, tente d'accommoder des connaissances occidentales rudimentaires à la source malinké, "Nous", voix collective du peuple de Soba, gavé de mensonges contradictoires, ne sait plus à quel saint se vouer. Le seul savoir qui reste au peuple, c'est l'amer constat d'une frustration.

La dénonciation de la nouvelle classe politique africaine

Dans *Monnè, outrages et défis*, l'émergence d'une conscience nationaliste africaine s'opère avec l'appui idéologique du communisme et des partisans de l'impérialisme capitaliste français. L'attitude de certains représentants de la nouvelle classe politique africaine est ouvertement critiquée par les instances narratives. Dans le contexte de la guerre froide, cette critique met en cause la posture de



l'élite nationaliste africaine soutenue par le marxisme, tout comme elle déprécie le discours nationaliste et pro- français du jeune chef Béma. Dans le rapport dialogique qui les relie, le nationalisme et le communisme sont associés dans la même évaluation critique. Le discours nationaliste et pro-occidental est représenté dans l'univers du roman par le personnage de Béma, le cinquième fils du roi, et les membres de son parti, le P.R.E.P. La nomination de ce dernier comme successeur de Djigui Kéita par l'administration coloniale française est contestée et dénoncée par les parents du jeune prince:

- Eh bien! Je choisis. Je te maudirai. Nous prierons, le roi et moi, contre toi. A deux nous saurons anéantir ce que nous avons réalisé à partir du néant. Ton pouvoir deviendra une case vide. On peut réussir en dépit des malédictions de son père, mais jamais avec celles de la femme qui pendant neuf longs mois t'a porté.
(p.153)

A peine entamée, la carrière politique du descendant du vieux roi est placée sous le signe de la malédiction; en faisant des bénédictions et protections familiales, Béma se prive du soutien du roi et traduit son allégeance à l'autorité coloniale française. Ce qui constitue une atteinte aux valeurs et aux coutumes africaines. Dans une société fortement marquée par la soumission à l'ordre traditionnel, le geste de Béma suscite la méfiance des Soba au moment de désigner le représentant de Soba à Paris, et au-delà, sur sa légitimité. Sur ce point, l'attitude de Béma est commandée par son ambition débordante. Son allégeance aux «Toubabs exploitants forestiers et négociants du Sud » pour le poste de député de Soba confirme cette inclination. Durant la campagne électorale, le narrateur insiste sur ses diatribes xénophobes à l'encontre des non-musulmans (« les cafres », « les incirconcis », les non- incisées », « les ennemis du Tout- Puissant ») considérés comme des traîtres, c'est du moins le sens de cet extrait:

Malinkés, (...) On vous a menti et trompé. Il n'y a pas de querelle

entre membres de même tribu qui vaut que l'on préfère pour le pouvoir et la force un étranger à un coreligionnaire. Les côtiers comme un seul homme ont voté pour leurs frères. Le député, c'est le pouvoir et la force, c'est le guide et cela ne s'offre jamais à un étranger; l'étranger qu'on fait roi méprise ceux qui l'ont fait monter et enlève aussitôt l'échelle par laquelle il a été hissé au sommet. (p.236)

Vaincu à l'élection au poste de député de Soba par un « sudiste », l'instituteur Touboug, les propos du chef Béma traduisent à la foi sa frustration et son autoritarisme. Dans le contexte de guerre froide naissante et de la lutte contre le communisme, Béma appuyé par certains journaux françaises met en cause les partisans du R.D.A et leurs soutiens communistes dans les émeutes qui secouent la ville:

Un commandant communiste fait tirer sur les adversaires du député communiste à Soba: 13 morts.
(p.245)

Le but recherché selon le narrateur mêlé aux habitants de Soba est de : « *montrer que certaines mains étaient rouges : celles du commandant Héraud, du député Touboug et celles des députés communistes français.* » (pp.245-246)

Pour le chef Béma et ses alliés français, le communisme est dépeint comme l'ennemi de « *Dieu, de la religion, de l'ordre, de la famille et de la liberté.* » (p.246) A l'opposé donc des valeurs qui constituent le socle culturel des Malinkés. Dans la foulée, le discours de Béma dénonce la suppression des travaux forcés obtenus par ses rivaux « communistes », ainsi que les libertés récemment octroyées menaçant selon lui l'ordre, la morale et la stabilité de la colonie:

Nous les Nègres, nous sommes comme la tortue, sans la braise aux fesses nous ne courrons jamais : nous ne travaillerons pas, ne paierons jamais nos impôts sans la force. Il faut immédiatement monter dans les villages, montrer la force, recréer la peur : les Noirs



ne reconnaissent pas une arme
cachée dans son fourreau. »
(p.247)

Par ces propos, le chef Béma critique la politique menée par son rival, le député Touboug soupçonné de faire le lit à « la barbarie communiste ». Cette critique est renouvelée par le narrateur omniscient lorsque ce dernier reproche au nouveau député ses pratiques tribalistes et autocratiques :

Touboug, une fois député, se préoccupa de sauver du sous-développement ceux de sa famille, de son village et de sa tribu. Dans le parti unique, il soutint que ceux de Soba ne méritaient pas la liberté de vote parce qu'ils ne savaient pas se départir de la solidarité tribale, n'arrivaient pas à transcender leur appartenance tribale. (p. 237)

Dans cet extrait, le projet égalitariste et humaniste de l'instituteur lors de la campagne électorale contraste donc avec les dérives tyranniques que relève le narrateur. Sont dénoncés ici les dérapages et abus d'un certain nombre d'intellectuels et de nationalistes africains qui une fois parvenus à des postes de responsabilité politique ont progressivement sombrés dans la dictature des partis uniques. L'attitude violente du chef pro- français Béma est aussi dénoncée par le narrateur. Son discours est rejeté par une majeure partie des habitants de la colonie dont le vieux roi Djigui Kéita:

Les commissionnaires de Béma (les collecteurs et les ex-recruteurs) qui montèrent dans les montagnes ou se perdirent dans les pistes de brousse pour recueillir des adhésions libres n'eurent pas plus de succès. Leurs tournées ne furent pas faciles : personne n'assistait aux réunions et, plus grave, ils furent mal accueillis, même trois fois lapidés, alors qu'on croyait que tout le pays était soumis et résignés... (p.256)

La mise en place de sa formation politique, le P.R.E.P, se fait dans un climat de terreur pour les habitants de Soba, contraints d'adhérer au parti de Béma désormais unique après l'arrestation des dirigeants du « parti anti-français »; ce qui suscite la révolte du narrateur:

La méthode! ...La méthode! ...
Qu'en dire? Rien. Ceux de Soba comme tous les Africains développements et la famine, ils se construiront des villas de rapport, entretiendront de nombreuses maîtresses, planqueront de l'argent en Suisse et achèteront en Europe des châteaux où ils se réfugieront après les immanquables putschs qui les chasseront du pouvoir (p.257)

Cette longue tirade du narrateur intervient comme une dénonciation des nouveaux dirigeants politiques africains dont les « méthodes » de gouvernement se révéleront désastreuses pour l'Afrique; la pensée du narrateur même si elle déborde le cadre du récit est une allusion à peine voilée à « l'échec », souvent évoqué, des indépendances africaines et de ses nouveaux « maîtres ». Au moment où la colonie de Soba sombre dans l'agitation anti-française, les propos quelque peu désabusés du narrateur soulignent la falsification de l'histoire par ces nouveaux dirigeants:

tous ceux qui moururent en mâles sexués furent oubliés. Ce furent les autres, ceux qui résignèrent et épousèrent les mensonges, acceptèrent le mépris, toutes les sortes de monnew qui l'emportèrent, et c'est eux qui parlent, c'est eux qui existent et gouvernent avec le parti unique. On appelle cela la paix, la sagesse et la stabilité. (p.276)

A la veille des indépendances africaines, l'attitude de la nouvelle classe politique noire est sévèrement dépréciée par le narrateur omniscient; dans cette période transitoire qui la voit émerger, la lutte pour « le pouvoir et la force » que relatent les derniers chapitres du roman concourt au



discrédit de cette élite politique et suscite la méfiance du narrateur et des colonisés de Soba. Quoiqu'il en soit, le discours de la nouvelle classe politique africaine à la veille des indépendances est traversé de conflit et de contradiction. Dans le contexte de guerre froide, les dirigeants africains sont sommés de « s'aligner » pour l'un des deux camps en conflit, compromettant d'emblée les indépendances à venir.

On peut aussi voir ce scénario dans *Les Bouts de Bois de Dieu* de Sembene Ousmane, où on voit quelques-uns des hommes qui jouent le rôle de traître, se cachent pour travailler avec les patrons blancs en sortant très tôt et rentrant tard le soir. Contre eux, ils ont recruté des commandos, et ceux-ci ne se gênent pas pour les rosser sérieusement les déserteurs, les "renégats" comme les appelle quelqu'un lors des réunions publiques.

La critique de l'impérialisme occidental

La critique de l'impérialisme occidental dans l'univers du roman est focalisée sur la colonisation française. En tant qu'expression symbolique de la « volonté de puissance » et de la domination occidentale, le système colonial est évalué négativement par les instances narratives et par une partie de la jeune élite politique noire. Le discours de ses représentants officiels est traversé d'ambiguïtés, de contradictions et de mensonges. Au début du récit, l'avance des troupes du général français Fadarba est vécue avec angoisse à Soba et dans le Mandingue. La méfiance et la crainte que suscite la colonne européenne sont rendues par le terme « Nazaras », (le terme est une déformation phonétique du vocable français « Nazareth », ville d'origine de Jésus-Christ et du christianisme; mot qui désigne dans cette région les « blancs chrétiens ». Ainsi, les propos du premier messager à Soba à la cour du roi Djigui Kéita traduisent sans doute cette inquiétude :

Le maître griot pinça les cordes de sa cora et (...) expliqua que Fadarba et ses hommes étaient des Français; les Français, des Toubabs chrétiens, des nazaréens, des Nazaras. Les Nazaras

s'avouaient les ennemis de l'islam; c'était des impurs. Leur contact, comme celui du porc et du chien, faisait perdre la pureté rituelle... (p.19)

Dans le jugement critique du griot messager et aussi, pour une large part des gens de Soba et du Mandingue, les « Français » sont perçus comme des êtres maléfiques, des « ennemis de l'islam » qu'il faut combattre. Mais la victoire et la conquête de ces territoires par l'armée de Fadarba donne le coup d'envoi de l'exploitation et la « mise en valeur » de la colonie, autrement dit la colonisation. La mise en œuvre de ce système repose pourtant sur un certain nombre de justifications qui s'avèrent souvent contradictoires. Ainsi, la colonisation est présentée aux yeux du roi Djigui comme un moyen de « faire gagner de l'argent à tous les Nègres » (p.57), ce qui en réalité se révèle inexact, puisque cet argent promis sert non seulement à payer les impôts mais contraint les colonisés à la servitude. Très vite, la colonisation apparaît dans le récit comme un système autoritaire, contraignant et brutal. L'instauration des « travaux forcés », des « réquisitions », ou des « prestations » par les autorités françaises dissimilitude pourtant avec les propos de l'interprète des colonisateurs lorsque ce dernier réclame qu'il n'y a « pas un esclave dans un pays conquis par la France. » (p.53). L'autoritarisme de ce système est même annoncé sans tact par ce même traducteur aux habitants de Soba : « *Les Blancs sont bons. Qui sous un arbre dira le contraire verra la foudre fendre l'arbre.* » (p.55)

Ces propos indiquent clairement l'absolutisme du discours impérialiste; l'homme blanc est assimilé à une divinité devant inspirer la crainte et la terreur chez les populations soumises. De même, la brutalité et la violence aveugle de ce système sont contenues dans « les besognes de la civilisation » qu'énonce le porte-parole des officiers français au sujet des tirailleurs:

Vous serez les mieux nourris, les mieux logés, les mieux payés. Vous pourrez arracher aux autres



indigènes leur nourriture, leurs bêtes et leurs femmes. Ce ne sera pas un péché : Allah pardonne les fautes commises par les hommes qui ont les armes et le pouvoir. (p.61)

En légitimant les actes de violence des tirailleurs, le discours des autorités françaises tranche une fois encore avec la bonté et l'humanisme qu'elles prétendent incarner et transmettre aux habitants de la colonie. Cette duplicité rejaillit dans une critique de l'impérialisme occidental et capitaliste. Au sujet des tirailleurs, le narrateur note les ambiguïtés du système colonial français dans la scène du retour des anciens combattants au lendemain de la première guerre mondiale. La célébration de leurs exploits, du « combat pour la liberté de la France » est jugée excessive au regard des souffrances et des privations endurées par les populations locales:

On fit de ces rares chanceux, sauvés des Allemands par Allah seul, des gardes- cercles, des infirmiers, des interprètes; bref, des privilégiés qui avaient droit aux porteurs, aux hamacs, aux éventreurs, mangeaient du poulet, des œufs, et couchaient avec les plus belles femmes du pays. La France leur était reconnaissante pour leur bravoure au feu. Elle honorait en eux la mémoire des coreligionnaires qui avait péri pour la liberté et la gloire de la France. Pour quelle cause donc avaient péri les morts des chantiers et des exploitations agricoles? (p.84)

Le mépris affiché pour les « morts des chantiers » (morts aussi au nom de la grandeur économique de la France), relégués dans « le néant et l'anonymat » de l'histoire, et la glorification des mérites des anciens combattants suscitent l'indignation du narrateur. Comment comprendre que la France acclame les « défenseurs de la patrie en danger » et ignore les bâtisseurs de « l'œuvre civilisatrice » française. Autant de contradictions qui poussent le vieux roi Djigui Kéita à renoncer à la collaboration avec les autorités coloniales; en suspendant la construction du train et les prestations, puis en

décidant de reprendre la guerre interrompue quarante ans plus tôt. Des réactions qui apparaissent davantage comme des actes de résistance symbolique et dérisoire plutôt qu'une remise en question radicale de l'hégémonie française à Soba, au regard de la faible autorité du souverain malinké et de sa vieille garde.

A la faveur des événements survenus en Europe et des réformes politiques engagées par la France au sein de ses colonies (la création de poste de député pour l'assemblée constituante), une classe politique noire émerge à Soba. Cette ouverture politique sert de prétexte à une partie de cette classe politique africaine pour dénoncer les injustices faites aux colonisés. C'est l'exemple du parti du R.D.A de Houphouët et de l'instituteur Touboug, soutenu par Djigui Kéita et son fils Kéléigui, et dont le projet est de demander « *la citoyenneté française pour tous les indigènes* » et de supprimer « les travaux forcés des Toubabs qui vident les villages, des travaux forcés qui tuent... ». La victoire provisoire des partisans du R.D.A et la suppression des travaux forcés crée une effervescence politique et revendicatrice chez les populations de Soba; des troubles éclatent et conduisent à des manifestations d'hostilité à l'égard du pouvoir colonial et de son allié local, le chef Béma.

Ces manifestations relatées dans la narration interviennent dans un contexte marqué par la guerre froide; le conflit idéologique qui oppose le communisme au capitalisme en Europe (et en France) s'étend jusque dans la colonie de Soba. Le soutien affiché du « groupe communiste à l'Assemblée nationale française » au député de Soba (l'instituteur Touboug) et à ses partisans illustre la contestation de l'ordre hégémonique et impérialiste français. Au cours d'un grand meeting, le député Touboug dénonce « les méthodes policières dignes des nazis appliqués par des français à d'autres français » et exige « la libération des prisonniers et la cessation des arrestations arbitraires ». La sanglante répression qui suit la fin de cette réunion démontre également la brutalité des autorités françaises et leur détermination au maintien de l'empire comme nous l'indique cet extrait:

Dans les premiers villages investis,



les militants furent arrêtés, puis envoyés dans le camp de Soba où ils furent déshabillés et battus jusqu'à ce qu'ils aient publiquement renié le parti. (...) Chacun remettait sa carte du RDA, le capitaine les assemblait, en faisait un autodafé. (pp.252-253)

Pour réduire la « réaction » communiste à Soba, l'administration coloniale soutient le parti du chef Béma qui lui est favorable, en dépit des exactions et des mensonges de ce dernier. Le refus du vieux roi de cautionner la manœuvre dilatoire de son fils est à lire comme une dénonciation ultime de l'impérialisme occidental. Sa mort « physique » apparaît alors comme un rejet du système colonial qui a eu raison de lui, tout comme elle influence la révolte des habitants de Soba:

Après son enterrement, nous répliquâmes. La répression une fois encore ralluma la révolte : nous les démunis, nous reprîmes encore les armes. Mais pour ne pas entretenir d'autres mythes, disons tout de suite que le soulèvement se termina chez nous par un nouvel échec. Échec total, sauf le dernier « non » que nous soupirions avant de mourir les doigts crispés sur nos fusils de traite, les dents serrées sur les injures de nos monnew. (pp.275-276)

Dans ce deuxième roman de Kourouma, le discours impérialiste de l'Occident capitaliste à travers sa représentation institutionnelle, la colonisation française, est jugé négativement par les instances narratives. Si son instauration n'a soulevé que peu de résistance (facilitée il est vrai par la démagogie du roi Djigui Kéita), son hégémonie est contrariée, contestée au sortir de la seconde guerre mondiale par l'émergence du communisme dont le projet théorique séduit une partie de la jeune élite politique noire de Soba regroupée au sein du R.D.A. La fin du roman est marquée par un climat d'extrême tension, de troubles socio-politiques et de brutalités policières. La mort du héros, dans un geste presque suicidaire, vient renforcer la méfiance à l'encontre du pouvoir colonial dont les visées hégémoniques contrastent avec les revendications

de la nouvelle classe politique africaine.

Conclusion

Dans le roman, Kourouma se sert des mensonges pour donner à la méthode de la mission civilisatrice ('le dit' des colons) des acceptations qui lui sont tout à fait contraires mais qui correspondent aux réalités de la colonie de Soba. L'ironie situationnelle lui permet de montrer que contrairement à ce que soutiennent les partisans de la théorie de la mission civilisatrice, la colonisation a en fait permis à l'Afrique de contribuer au rayonnement de la France. L'objectif de la colonisation, tel qu'annoncé par les colons et railleusement transcrit dans l'imaginaire de Kourouma, est de faire passer l'Africain d'une mentalité improductive, facteur de pauvreté et de misère, à une autre propice au développement socioéconomique. Il s'agit en fait de créer en l'Africain le besoin " quasi inexistant" d'évolution et de mieux-être et du " confort ". Cette nouvelle mentalité lui serait inculquée par l'introduction de l'argent dans son système de valeur: "Comme le besoin d'évoluer n'a jamais existé dans la tête du Noir, il faut l'amener à vouloir la civilisation, à rechercher l'argent plus que le gibier, plus que l'amitié et la fraternité, plus que les femmes et les enfants, plus que le pardon d'Allah" (*Monnè* 58).

L'instauration de cette nouvelle économie de la progression implique que l'Africain ait une conception de la vie progressant au-delà de la satisfaction de l'instinct de survie (symbolisée par le gibier), qu'il passe plus de temps à travailler plutôt qu'à consolider les relations sociales (amitié et de fraternité), et qu'il compte plus sur le travail que sur la fatalité ou l'intervention divine " d'Allah" pour améliorer son sort. Kourouma est un analyste lucide de tous les maux qui rongent la société africaine. Son œuvre restera comme l'une de celles qui ont contribué à conscientiser les hommes sur les difficultés du continent noir à se construire son destin. Courageux, l'écrivain ivoirien n'avait pas la peur des réseaux de domination qui sévissent en Afrique, et oppriment les intellectuels et les masses africaines. Et comme tout écrivain qui dérange, il s'est éloigné du monde pervers et parfois absurde africain et a fini sa vie en exil,



comme beaucoup d'autres Africains. Tels sont contre des pouvoirs totalitaires.
ainsi le sort et le drame de tous ceux qui luttent

Bibliographie

- Adisa, S. A (2017) La Présentation Stylistique de la Vision Futuriste dans quatre œuvres romanesques d'Ahmadou Kourouma, Unpublished PhD thesis, Department of French, Ekiti State University, Ado-Ekiti.
- Adebayo, A. G. (2001). "Disalienating the French Language in the contemporary francophone African novels" in Ibadan. *Journal of European Studies*, 1(2).
- Ajayi, S. A. (2010). *Language use in Ahmadou Kourouma's novels*. Unpublished Ph.D thesis, Department of European Studies, University of Ibadan.
- Ayeleru, B. (2002). « *La langue de la littérature africaine francophone : entre une identité et un hybride linguistique* », *Ibadan Journal of European Studies*, Ibadan: Department of European Studies, University of Ibadan
- Gassama, M.K. (1978). *Interrogation sur la littérature nègre de langue française*, Dakar/Abidjan/Lomé: N.E.A.
- Kourouma, A. (1970). *Les soleils des indépendances*. Paris, Seuil, Coll., Point.
- Kourouma, A. (1990). *Monnè, outrages et défis*. Paris: Seuil, Coll., Point.
- Kourouma, A. (2000). *Allah n'est pas obligé*. Paris: Seuil.
- Laditan, A.O. (2000). "De l'école de la dictature à sa pratique dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma" in *Neohelicon Act, a comparationis litterarum Universarum*, xxvii, London : Kluwer Academic Publishers .
- Mateso, L. (1986). *La littérature africaine et sa critique*. Paris: Acct/Karthala.
- Mortimer, M.P. (1990). *Studies in African Literature : Journeys through the French African Novel*. London : Heinemann.
- Sembène Ousmane (1960). *Les Bouts de Bois de Dieu*. Paris :Le livre contemporain.
- Zabou, Chantal (1991) *The African palimpsest: Indigenization of Language in the West African European Novel*, Atlanta-Amsterdam, Rodopi, .

